

Le fantasme de la Technoscience



Marcel Duchamp, Fontaine, 1917

Ben Merieme Mohamed

« Ce que je raconte, c'est l'histoire des deux prochains siècles. Je décris ce qui viendra, ce qui ne peut manquer de venir : l'avènement du nihilisme. Cette histoire peut être dès maintenant contée, car la nécessité elle-même est à l'œuvre. Cet avenir parle déjà par cent signes, ce destin s'annonce de partout ; toutes les oreilles sont déjà tendues vers cette musique future. Toute notre civilisation européenne se meut depuis longtemps déjà dans une attente torturante qui croît de lustre en lustre et qui mène à une catastrophe ; inquiète, violente, précipitée, elle est un fleuve qui veut arriver à son terme, elle ne réfléchit plus, elle redoute de réfléchir. »

(F. NIETZSCHE.)

« La pensée qui s'oppose aux « valeurs » ne prétend pas que tout ce qu'on déclare « valeurs » - (...) – soit sans valeur. Bien plutôt s'agit-il de reconnaître enfin que c'est justement le fait de caractériser quelque chose comme « valeur » qui dépouille de sa dignité ce qui est ainsi valorisé. Je veux dire que l'appréciation de quelque chose comme valeur ne donne cours à ce qui est valorisé que comme objet de l'évaluation de l'homme. Mais ce que quelque chose est dans son être ne s'épuise pas dans son objectité, encore moins si l'objectivité a le caractère de la valeur. Toute évaluation, là même où elle évalue positivement, est une subjectivation. Elle ne laisse pas l'étant : être, mais le fait uniquement, comme objet de son faire-valoir. »

(M. HEIDEGGER)

« « Le nihilisme est un état normal. » Il a beau être partout sous nos yeux comme une évidence, nous préférons détourner le regard. Et pourquoi détournons-nous le regard ? – Parce que nous participons nous-mêmes, corps et âme, à la prétendue « maîtrise » de l'étant, ne serait-ce qu'en tant qu'utilisateurs de la technique – voire plus viscéralement encore. Nous sommes tellement pris dans ce processus que nous faisons nôtre – et qui est en effet le « nihilisme accompli » - que nous ne voyons plus qu'il a été, est et sera « catastrophique ». »

(G. GUEST)

Avertissement

Nous entendons par le terme de *technoscience*, la science *utile*, serve et mise au seul service du *fantasme opératoire* de la technique et de son *progrès*. Il ne s'agit assurément pas de la science *libre* et *désintéressée* qui, par essence, non pas *cherche*, mais *trouve*. Il n'est donc pas dans nos propos de *diaboliser* la *science*, même si son *propre*, nous dit M. Heidegger, est de *ne pas penser* -, mais de saisir le fantasme à l'œuvre dans l'actuelle *technoscience*.

En guise d'introduction

Généralement, les *technoscientophiles*¹ se targuent de *rencontrer et d'opérer* sur un *réel physique* présumé *jouxter* le champ symbolique. Ce réel serait selon eux *vierge* ou *pur* de toute immixtion du langage et des valeurs et idéaux qui le sous-tendent. Pour reprendre P. Legendre, ce réel serait donc, selon eux, non soumis au *Tiers*. D'où notre question : comment des technoscientophiles, donc des hommes « *corpsifiés* » par ou « *chus* » dans le langage, soit des « *parlêtres* » (J. Lacan), peuvent-ils s'enorgueillir d'être sur un territoire *libéré* des déterminations symboliques ou du Tiers ? Réponse : *en tant que ce territoire (supposé) externe aux lois du langage est, telle est du moins notre hypothèse, un pur et simple fantasme*. Et quel est le fantasme qui habite et guide la *nécessité* – apparente - de ce même fantasme ? Réponse : *L'absolution de l'imperfection de notre « être-là » par des productions techniques susceptibles de la « relever »*. En clair : le réel technoscientifique ne voisine pas, purement et simplement, avec le champ symbolique, il est plutôt *la réponse* à la foncière *imperfection* même de notre « être-là » et les *prothèses technoscientifiques*, animées de fantasmes de *perfectibilité*, ne visent au fond pas autre chose que celle de précisément *usiner* et *machiner* notre « être-là ». Qu'est-ce à dire ? Pour répondre, et en tant que la technoscience ne cesse d'opérer assidûment sur un réel qu'elle donne comme *manquant* d'une *perfection* (manipulation génétique...), il convient au préalable de se pencher sur ce qu'est *le manque*.

¹ Que G. Hottois, cf. plus bas, oppose aux *technoscientophobes* et pour qui M. Heidegger est un des noms !

1. « *Du réel qui ne manque de rien* » au manque comme produit symbolique

Le réel *jouxtant* le champ symbolique *ne manque* en fait *de rien* ! A raison : il ne *bronche* et ne se *manifeste* pas ! *Pour lui, il est ce qu'il est et est ce qu'il devient.* Le *trou* dans la couche d'ozone et l'effet de serre, la pollution atmosphérique, le clonage, la menace d'une guerre nucléaire, les OGM, l'euthanasie, les manipulations génétiques, le caractère mercantile des organes humains, la déforestation, les guerres chimiques (anthrax), le SIDA... ne l'effraient même pas. Il n'a ni morale ni éthique face à ces phénomènes, *pour nous*, pathologiques des temps actuels. Pour cause : *il n'y a nulle pathologie à ses yeux.* Même une explosion nucléaire consiste, pour lui, à agir conformément à son essence : se disposer autrement et selon les lois, immanentes, qui le gouvernent. Comme le dit J. Lacan : « *Ceci est tout à fait clair – comment quelque chose pourrait-il n'être pas à sa place, ne pas être à une place où justement il n'est pas ? Du point de vue du réel, cela ne veut absolument rien dire. Tout ce qui est réel est toujours et obligatoirement à sa place, même quand on le dérange. Le réel a pour propriété de porter sa place à la semelle de ses souliers. Vous pouvez bouleverser tant que vous voudrez le réel, il n'en reste pas moins que nos corps seront encore à leur place après l'explosion d'une bombe atomique, à leur place de morceaux. L'absence de quelque chose dans le réel est purement symbolique.* »² Donc, si la possibilité existe, le propre d'un homme se trouvant sur le territoire de ce réel non empreint de symbolique est – à l'instar du sage chinois - *le silence et la sérénité* – c'est déjà trop dire ! –, et non pas l'agitation nihiliste frénétique.

² Lacan, Jacques, *La relation d'objet*, Séminaire IV, Seuil, Paris, 1994, p. 38, nous soulignons.

2. *Il n'y a nul désir « pur »*

Ce sont donc les seuls humains, les seuls assujettis à l'instance symbolique, qui sont non seulement régis par le « *manque à être* », mais pour qui le seul réel est précisément le « *manque à être* ». Le réel *pur* présumé émancipé du champ symbolique, *a contrario*, se *tait*. S'il *parle*, c'est qu'il est *institutionnalisé* par les attentes, espérances, désirs, souhaits, craintes, angoisses... des êtres-là qui le portent et le *parlent*. Accentuons ce versant, à nos yeux, fondamental. Les maladies, les fonctions assignées à nos organismes, la mort, la vie, la génétique, la santé... ne sont pas des caractéristiques *intrinsèques* au réel pur, mais au réel *entaché* de notre être-au-monde-par-le-langage (symbolique). En d'autres termes, il n'y a nulle *neutralité ou pureté* dans notre approche du réel. Bref, il n'y a de réel *qu'institutionnalisé*. D'où ce corollaire princeps : toute approche (technoscientifique) du réel – en tant que pratique *humaine et non a – humaine* peut être sujette à *caution ou à controverse*. Elle ne doit bénéficier d'*aucun privilège d'extra – territorialité langagière*. Le statut de simple « *accompagnateur* » - comme le préconisent certains technoscientophiles - des procès technoscientifiques que la technoscience tente donc d'assigner aux hommes (parlants) est dépourvue de sens : *en tant qu'il parle, qu'il pense et que le réel donc le « regarde » - aux deux sens du terme -, l'homme est cet être susceptible d'actions accompagnatrices et/ou négatrices, réformatrices, transformatrices de ces procès*. Car ceux-ci, comme nous allons maintenant le voir, bien loin de refléter la pureté du réel, manifestent, dans certains de leurs versants, des tentatives idéologiques sordides de remise en cause de notre humanité ou de notre *existence ontologique même*.

3. La technoscience comme nouveau « Dieu » !

Cette *impureté* du *désir* technoscientifique se lit, entre autre, dans ses intentions d'*immanentiser* les idéaux dépassés, mais apparemment actuels de la religion³ : les « *symboles de transcendance ont ceci de particulier qu'ils s'ouvrent sur l'action, l'opération. La transcendance opératoire est dans le temps, immanente et dépendante de la volonté des hommes ; elle n'est pas la transcendance « verticale », purement symbolique, faite d'impuissance entretenue par l'acceptation sublimante de la condition humaine, typique de l'attitude religieuse traditionnelle. Il s'agit d'opérer et non de symboliser ; mais à cette fin, certains symboles (projet symboliquement investis) sont toujours nécessaires pour leur force de mobilisation et d'unification des hommes. Il s'agit donc encore d'une certaine religion, dont l'idée centrale est que dieu est à produire et pas simplement à prier, à attendre ou à contempler, comme s'il était déjà là. Comme toute religion, la RDTS⁴ secrète son opium à l'usage de la masse des individus qui ne peuvent participer activement au processus. Cet opium qui aide à rendre supportable ou à oublier la condition humaine, c'est la société de consommation, le grand marché des produits à l'usage du corps et du cerveau, offrant bientôt la possibilité de vivre du fond de son fauteuil, équipé pour la réalité virtuelle, une infinité d'existences, de morts et de résurrections. Ainsi, sur toute la surface de la planète, le désir des hommes, aidé par la technique, rêve et se prend pour dieu. »⁵ Rien que ça ! La technoscience est donc ici envisagée comme ce nouveau « Dieu » ou cette « transcendance opératoire » susceptible de produire et de satisfaire dans l'immédiat, présent ou futur, le « désir » des hommes.*

³ Si le réel des technoscientophiles est donné comme « pur », non parasité par les valeurs symboliques, comment se fait-il qu'ils recherchent (donc, visent à « éliminer »!) des « gènes » responsables, selon eux, de « symptômes » tels que l'homosexualité, la pédophilie, délinquance... ? Ne trahissent-ils pas par là leur foncière accointance à un fantasme « eugénique » ?

⁴ Recherche et Développement Techno-Scientifiques.

⁵ Hottois, Gilbert, *Essais de philosophie bioéthique et biopolitique*, op. cit., p. 45, nous soulignons. Rappelons que G. Hottois est professeur à l'Université Libre de Bruxelles et auteur de plus d'une vingtaine d'ouvrages.

Remarquons en passant que la technoscience ne s'envisage comme *nouveau* « Dieu » qu'en tant qu'elle reproche à *l'ancien* de n'avoir pas réussi à si bien faire les choses. Nous tombons ici sur la définition exacte de la fonction du Surmoi : « *La fonction du Surmoi, à son dernier terme, dans sa perspective dernière, est haine de Dieu, reproche à Dieu d'avoir si mal fait les choses.* »⁶ Et le Surmoi ne commande finalement qu'une chose : *la transgression des interdits civilisationnels*. Pourquoi ? Parce qu'il suppose (nous fait supposer) que *derrière le rideau* de ces interdits réside *la jouissance* ou *perfection*, enfin pleine.

⁶ Lacan, Jacques, *Le séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, p. 355.

4. La « biopolitique » 1.

Que voyons-nous d'autres ? *Que les moyens technoscientifiques sont investis d'un « projet » de « désontologisation » de la « condition humaine » par le biais d'une relève opératoire.* A quoi se réduit, par exemple, le corps de l'homme aux yeux de la technoscience ? *A une simple « viande » ou « substance vivante » susceptible d'exploitations technoscientifiques diverses.* En ce sens, le terme de *bio* que nous rencontrons aujourd'hui accolé à celui de *politique* est de très mauvaise augure : la technoscience – soutenue et fortement adulée, faut-il le rappeler, par la Société du Spectacle – tend en effet à *politiser* le corps humain même en s'évertuant à tracer la limite séparant *la personne* ou le « moi » ou la « conscience » le gouvernant de son statut de simple et unique *matière « industrielle »* : « *A noter qu'en général les législations relatives aux dons d'organes s'appliquent aussi aux tissus, or quasiment tous les tissus d'un cadavre présentent quelque intérêt potentiel thérapeutique, de recherche ou industriel.* »⁷ On ne peut être plus clair !

Le corps humain, ce dont *jouit* tout parlêtre, la technoscience le perçoit effectivement comme ce « *produit non nécessaire d'une évolution physico-biologique immensément longue et complexe, au même titre que tous les organismes vivants. Produit naturel contingent, le corps humain est en fait et en droit (en tous cas aucun « droit naturel » ne s'y oppose) modifiable, opérable (...), suivant des finalités déterminés par les hommes.* »⁸ Toute idée du corps « *qui serait à respecter comme tel en vertu d'une nécessité et d'une obligation onto-théologiques* »⁹ est donc à forclure. Si le corps humain est ainsi ravalé au rang d'un simple « *organisme vivant* », la technoscience nous invite du même coup à considérer le corps humain comme un *organisme vivant* parmi d'autres. Corollaire princeps : elle somme donc les citoyens de *désubjectiver* le corps et

⁷ Hottois, Gilbert, *Essais de philosophie bioéthique et biopolitique*, op. cit., p. 111 (note 2), nous soulignons.

⁸ Hottois, Gilbert, *Essais de philosophie bioéthique et biopolitique*, op. cit., p. 54.

⁹ Ibid.

de se limiter à seulement l'*accompagner* dans ses assujettissements possibles aux diverses *exploitations technoscientifiques* : *thérapeutiques* (*transsexualisme, greffe d'organe, chirurgie plastique...*) ; *manipulatrices du « vivant »* (*eugénisme...*) ; *mortifiante du « vivant »* (*euthanasie...*) et *commerciales* (*commerce des organes...*).

Ce n'est pas tout ! Contrairement, en effet, au capitalisme qui *vampirise* l'unique vigueur de la substance *vivante* prolétarienne (la force de travail), pour la technoscience, un corps *mort* ou un corps au cerveau *mort* doit aussi et impérativement valoir sont statut de « plus-value ». La « *dignité* » qui pèse sur ce corps n'est en ce sens qu'un frein fictionnel ou *ontologique ou onto-théologique* qu'il convient d'éradiquer : « *L'affirmation de la dignité du corps humain devient une fiction aux usages divers et à l'efficacité inégale. (...). Une fiction paradoxale puisqu'elle se donne pour la Vérité ou la Réalité qui doit s'imposer pour elle-même et par elle-même.* »¹⁰ Du coup, « *un corps complet mais dont l'électro-encéphalogramme est plat* »¹¹ ne peut plus être considéré comme « *une personne* » (un « *moi* » ou une « *conscience* »). La représentation ou l'évocation symbolico-subjective ou la « *dignité* » dont les proches ou non habillent ou enveloppent ce *cadavre* – ou ce *vivant au moi exilé* - sont donc réduits au statut de parasites ou de *fictions* enfreignant le « *tout est possible* » du procès technoscientifique.

Et si néanmoins, *pour nous*, ce vivant à l'*électro-encéphalogramme plat* persistait *encore* à demeurer *un homme* ?

¹⁰ Ibid., p. 55.

¹¹ Ibid., p. 57.

5. « *Le corps de l'être parlant* »

Un corps humain ne se réduit pas en effet à un simple organisme vivant (ou, pour reprendre G. Agamben, à une *vie nue*). Les plantes, les animaux... *ne parlent pas*. Ils ne répondent pas en outre *aux coups* que les savants leur assènent. Ils n'habitent donc pas, contrairement aux êtres parlants, *un réel institutionnalisé* générateur de débats, de morales, d'éthique, d'événements politiques, de guerres, de paix, de racisme, de mariages, d'études, de politique, philosophie, sociologie, de poésie, de littérature..., bref *de processus de subjectivation*. On préjuge ainsi à tort que nous serions des êtres gouvernés par le *subjectif* face à un réel *objectif*, là où il convient plutôt de poser que « *le subjectif n'est pas du côté de celui qui parle. C'est quelque chose que nous rencontrons dans le réel.* »¹² Même mort, le corps d'un homme persiste ainsi à séjourner *parmi les hommes - et donc au sein de processus de subjectivation- et à demeurer (encore) celui d'un homme*. Et ce sont précisément toutes ces institutions telles que les funérailles, sépultures, cimetières, lieux commémoratifs... qui témoignent en faveur de l'appartenance *immortelle* du corps des défunts à leur (ex) être-au-monde-par-le-langage (symbolique et non fictionnel). Même mort le cadavre d'un *homme* n'est donc *absolument* jamais ravalé au rang d'une simple *matière première* ou d'un simple objet offert aux *Experts* des dissections expérimentales et opératoires. Comme le dit J. Lacan : « *Qui ne sait le point critique dont nous datons l'homme, l'être parlant : la sépulture, soit où, d'une espèce, s'affirme qu'au contraire d'aucune autre, le corps mort y garde ce qui au vivant donnait le caractère : corps. Corpse reste, ne devient charogne, le corps qu'habitait la parole, que le langage corpsifiait.* »¹³

¹² Lacan, Jacques, Le séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Seuil, 1975, p. 211.

¹³ Lacan, Jacques, *Autres écrits*, op. cit., p. 409.

6. La « biopolitique » 2.

S'évertuer dès lors à considérer le corps humain (mort ou vivant) comme organisme vivant ou *charogne* valant son pesant d'or, c'est percevoir l'homme comme un être foncièrement *naturel* ou *dés-institutionnalisé*. Et cette considération n'ambitionne somme toute qu'à un seul objectif : *réduire le corps de l'homme à une matière première susceptible de s'offrir aux déchaînements des savants*. Lorsqu'il est dit en outre que le corps humain est un organisme vivant « *modifiable, opérable (...), suivant des finalités déterminés par les hommes* »¹⁴, « on » tait – volontairement ou non - de *quels hommes* il s'agit ! Quels seront ces hommes qui dresseront donc ces finalités ? Les technoscientophiles ? Les membres éminents des « comités d'éthique » ? Etc. *En tant précisément que l'institutionnalisation du réel – dont le corps humain est un des noms – est sans aucune finalité, n'y a-t-il pas ici un danger que des « hommes » décident précisément sur des finalités – en l'occurrence, sur le corps humain - qu'il n'y a pas ? N'avons-nous malheureusement pas connu une période princeps et « impossible à supporter » où des « hommes » ont effectivement déterminé des « finalités » aux corps d'autres hommes : la barbarie nazie ?*

« *La structure biopolitique fondamentale de la modernité*, nous dit G. Agamben, - *la décision sur la valeur (ou l'absence de valeur) de la vie en tant que telle – trouve (...) sa première articulation juridique dans un pamphlet bien intentionné en faveur de l'euthanasie.* »¹⁵ Et ce premier pamphlet a été écrit par K. Binding, un spécialiste reconnu de droit pénal, et publié en 1920 par l'éditeur philosophique allemand F. Meiner sous le titre : « *Die Freigabe der Vernichtung lebensunwerten Lebens* » (« L'Autorisation de supprimer la vie indigne d'être

¹⁴ Hottois, Gilbert, *Essais de philosophie bioéthique et biopolitique*, op. cit., p. 54.

¹⁵ Agamben, Giorgio, *Homo sacer*, L'ordre philosophique, Seuil, 1997, p. 148.

vécue »). Il s'agissait pour K. Binding précisément de séparer « *la vie indigne d'être vécue* » (malades mentaux, blessés, handicapés...) de « *la vie digne d'être vécue* ». Faut-il ainsi et seulement rappeler que le nazisme a consisté non seulement dans l'adoption de cette séparation de K. Binding, mais surtout à son élargissement aux Juifs (mais aussi, aux Tziganes, homosexuels, francs-maçons, communistes...)? Faut-il rappeler que des « hommes » ont sordidement octroyé comme « finalité » aux « corps » des Juifs *des caractères utilitaires, commerciaux et expérimentaux*? Faut-il rappeler que ce sont des « hommes » qui ont commandé des *productions* technoscientifiques au service d'une *politique bouchère* pour reprendre P. Legendre? Et les agents de ces productions n'ont-ils pas, à quelques rares exceptions, consenti à accompagner l'horreur? Comme le dit P. Lacoue-Labarthe: « (...) *les moyens de l'Extermination n'ont été, en dernière instance, ni militaires ni policiers mais industriels (...). Bien entendu l'armée et la police étaient indispensables : pour les recherches, les convoiements, l'administration des camps et même une part des tueries. Mais dans son aspect « final », l'anéantissement ne retenait plus aucun des traits de la figure classique ou moderne de l'oppression systématique. (...). Les Juifs étaient traités comme « on » traite les déchets industriels ou la prolifération des parasites (d'où sans doute, la sinistre plaisanterie du « révisionnisme » sur le Zyklon B : mais dire que le Zyklon B servait à l'épouillement est la meilleure « preuve » des chambres à gaz : moyens chimiques de crémation). C'est pourquoi les machines utilisées à cet effet, ou « adaptées » (mais non inventées (...)), étaient les machines, banales, de nos zones industrielles. Comme Kafka l'avait compris depuis longtemps, la « solution finale » était de prendre à la lettre* » - d'objectiver, dirions-nous – « *les séculaires métaphores de l'injure et du mépris : vermine, ordure, et de se donner les moyens techniques d'une telle littéralisation effective.* »¹⁶

¹⁶ Lacoue-Labarthe, Philippe, *La fiction du politique*, C. Bourgeois, 1987, pp. 61-62.

Que le lecteur nous permette, pour terminer, de citer Filip Müller, un survivant d'Auschwitz et le commentaire que donne de cette citation, dans *L'objet du siècle*, G. Wajcman : « *L'Oberscharführer Voss était le chef des quatre crématoires. (...) Soudain il me dit : « Va, fais venir les kapos ! » J'ai appelé les kapos... Ils sont entrés et il leur a demandé : « Combien de pièces encore ? » Il voulait parler des cadavres. « A peu près cinq cents pièces - D'ici demain les cinq cents doivent être en cendres. C'est bien cinq cents ? – A peu près. – Quoi ! Trous du cul ! Qu'est-ce que ça veut dire, à peu près ! »*¹⁷ « *Le nazisme, commente G. Wajcman, aura marié le vieil antisémitisme et l'industrie moderne. Les camps d'extermination sont des lieux où les corps ont rencontré la technique. Sous toutes ses formes, des médicales aux industrielles. Les chambres à gaz sont l'usine dans le siècle où les corps humains ont été massivement conçus, traités et produits en objets. On a produit en série des corps morts. On a produit en série des corps disparus. Là, on a techniquement produit de l'absence en série.* »¹⁸ Fallait-il dès lors s'étonner que face à cette *finalité politique, technique, industrielle et infâme* des corps des Juifs, conçue par des hommes, les (autres) hommes/témoins qui ont subi cette finalité aient été, à leur insu, embarqués dans cette situation éthique de se poser cette présente question – celle-là même que P. Levi c'était posée à l'endroit de *la dés-institutionnalisation du réel et du « corps » humain* du « discours » nazie - : *Et si nous étions encore des hommes ?*

¹⁷ Lanzmann, Claude, *Shoah*, op. cit., pp. 223-224.

¹⁸ Wajcman, Gérard, *L'objet du siècle*, Verdier, 1998, p. 230.

7. Les « comités d'éthique » comme alliés des déchaînements technoscientifiques.

« Mais il y a quand même, nous dira l'idiot, les « comités d'éthique » qui, en introduisant des considérations humaines (religieuses, philosophiques, culturelles...), musellent les déchaînements technoscientifiques ! » Nous serons brefs. Les différents « comités d'éthique » ne sont, pour nous, que ces instances surmoïques qui loin de freiner ces déchaînements, les garantissent, légitiment et accélèrent !

Ben Merieme Mohamed